

peter  
stamm

---

d'étranges  
jardins

Christian Bourgois éditeur



# D'ÉTRANGES JARDINS

*du même auteur  
chez le même éditeur*

AGNÈS  
VERGLAS  
PAYSAGES ALÉATOIRES



PETER STAMM

# D'ÉTRANGES JARDINS

Traduit de l'allemand  
par Nicole ROETHEL

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

Titre original :  
*In fremden Gärten*

© Peter Stamm, 2003,  
Arche Verlag A.G. Zürich-Hamburg  
pour l'édition originale  
© Christian Bourgois éditeur, 2004,  
pour la traduction française  
ISBN 2-267-01734-2

« Il regarda par la fenêtre et aperçut, dans un jardin voisin, une foule de gens rassemblés ; il en reconnut aussitôt plusieurs. »

Johann Wolfgang von Goethe  
*Les Années d'apprentissage de  
Wilhelm Meister*  
7<sup>e</sup> Livre





## La visite

La maison était trop grande. Les enfants l'avaient remplie, mais depuis que Regina vivait dedans seule, elle était devenue plus grande. Lentement elle s'était retirée des pièces, chacune l'une après l'autre lui était devenue étrangère et avait finalement disparu.

Une fois les enfants partis, elle et Gerhard s'étaient un peu étalés. Avant ils avaient occupé la plus petite pièce de la maison, à présent il y avait enfin de la place pour tout, un bureau, une pièce pour la couture, une chambre d'amis. Quand ils viendraient en visite, c'est là que dormiraient les enfants, ou les petits-enfants. Sauf qu'il n'y en avait qu'un seul. Martina était la fille de Verena, qui s'était mariée à un menuisier du village voisin. Quand Martina était petite, Regina l'avait gardée à quelques reprises. Mais Verena

voulait toujours que sa mère vienne chez elle. Otmar et Patrick non plus, les fils de Regina, ne restaient jamais à dormir. Ils préféraient repartir en ville tard dans la soirée. Restez donc passer la nuit, leur disait chaque fois Regina, mais ou bien ils avaient à se lever tôt le lendemain matin pour aller au travail, ou encore ils trouvaient n'importe quelle excuse pour prendre le volant.

Au début, les enfants avaient conservé les clefs de la maison. Regina les leur avait presque mises de force dans les mains, les vieilles grosses clefs. Ça allait de soi pour elle. Mais avec les années, l'un après l'autre les lui avait redonnées. Ils avaient peur de les perdre, avaient-ils dit, d'ailleurs ils pouvaient bien sonner, la mère était toujours à la maison. Et si quelque chose arrivait ? Ils connaissaient bien sûr la cachette de la clef de la cave.

Une fois quand même, pourtant, les enfants étaient restés à dormir, tous les trois, quand Gerhard était en train de mourir. Regina les avait appelés au téléphone et ils étaient venus aussi vite qu'ils le pouvaient. Ils étaient venus à l'hôpital et s'étaient tenus debout autour du lit sans savoir quoi dire ou quoi faire. Ils s'étaient relayés toute la nuit et celui qui n'était pas à l'hôpital était à la maison. Regina avait fait les lits en s'excusant

auprès des enfants parce que, dans la chambre de Verena, la machine à coudre encombrait et, dans celle d'Otmar, le grand bureau que Gerhard avait eu l'occasion d'acheter lorsque son entreprise s'était équipée de nouveaux meubles.

Regina s'était allongée pour se reposer, mais n'arrivait pas à dormir. Elle entendait les enfants parler à voix basse dans la cuisine. Au matin ils s'étaient rendus tous ensemble à l'hôpital. Verena ne cessait de regarder sa montre et Otmar, l'aîné, téléphonait avec son mobile pour annuler ou bien repousser des rendez-vous. Vers midi le père était mort et Regina et les enfants étaient rentrés à la maison et avaient fait ce qu'il y avait à faire. Mais déjà le soir même ils avaient tous repris la route. Verena avait demandé si tout allait bien, si la mère pouvait se débrouiller toute seule, et promis de revenir tôt le lendemain matin. Regina regarda les enfants partir, et les vit discuter ensemble devant la maison. Elle se sentit à leur merci. Elle savait de quoi ils parlaient.

Après la mort de Gerhard, la maison fut encore plus vide. Dans la chambre à coucher, Regina n'ouvrait plus les volets pendant la journée, comme si elle redoutait la lumière. Elle se levait, se lavait et faisait du café. Elle

allait chercher le journal dans la boîte aux lettres. Elle n'entrait pas dans la chambre à coucher de toute la journée. Viendrait un jour, pensa-t-elle, où elle n'occuperait plus que le salon et la cuisine et ne ferait que passer dans les autres pièces, comme si des étrangers les habitaient. Puis elle se demanda ce qui avait bien pu leur passer par la tête d'acheter cette maison. Les années s'étaient écoulées, les enfants vivaient à présent dans leurs propres maisons qu'ils avaient meublées selon leurs goûts et qui étaient plus pratiques et pleines de vie. Mais ces maisons aussi se videraient un jour.

Dans le jardin se trouvait une petite baignoire pour les oiseaux et, en hiver, Regina leur donnait à manger bien avant que la neige ne tombe. Elle accrochait des petites boules de graisse dans l'érable du Japon juste devant la maison. Lors d'un hiver très rude, l'arbre avait gelé, au printemps suivant il ne bourgeonna pas et il fallut l'abattre. L'été, Regina laissait les fenêtres du premier étage ouvertes pendant la nuit dans l'espoir qu'un oiseau ou une chauve-souris vienne s'égarer dans les chambres ou y faire son nid.

Quand il y avait un anniversaire à fêter, Regina invitait les enfants et, parfois, ils avaient vraiment tous le temps et ils venaient.

Regina préparait le déjeuner puis lavait la vaisselle dans la cuisine. Elle faisait du café. Quand elle montait à l'étage chercher un nouveau paquet de café, les enfants étaient là dans leurs anciennes chambres comme en visite au musée, timides ou distraits. Adossés contre les meubles ou assis sur le rebord de la fenêtre, ils parlaient de politique, de leurs dernières vacances, de leur travail. Au cours des repas, Regina avait tenté à plusieurs reprises d'amener la conversation sur le père, mais les enfants se défilaient, et finalement elle avait renoncé.

Ce dernier Noël, pour la première fois, Verena n'était pas venue à la maison. Elle était allée passer les fêtes avec son mari et Martina à la montagne, dans la maison de vacances de ses beaux-parents. Regina avait caché les cadeaux comme d'habitude au-dessus de l'armoire de la chambre à coucher, comme si quelqu'un avait pu être à leur recherche. Elle prépara le repas de Noël. Elle alla vider les ordures sur le tas de compost qui était encore recouvert par un reste de neige. Il avait un peu neigé une semaine auparavant, et depuis, il avait fait froid, pourtant les trois quarts de la neige avaient disparu. Regina essaya de se rappeler quand, pour la dernière fois, il y avait eu un Noël blanc. Puis elle

retourna dans la maison et mit la radio. Toutes les stations diffusaient de la musique de Noël. Regina était debout devant la fenêtre. Elle n'avait pas éclairé. Elle regarda dans la direction des voisins. Lorsqu'elle finit par allumer la lumière, elle prit peur et la referma aussitôt.

Pour les soixante-quinze ans de Regina, la famille entière se réunit. Elle les avait tous invités au restaurant. Le repas avait été bon, la fête belle. Otmar et son amie étaient repartis les premiers, Patrick les avait suivis de peu, puis, à leur tour, Verena et son mari avaient pris congé. Martina était venue avec son ami, un Australien, qui suivait les cours de sa classe au lycée pendant une année d'échange. Elle dit qu'elle ne voulait pas encore rentrer. Il y eut une discussion, alors Regina dit que Martina pouvait rester à dormir chez elle. Et son ami ? Elle avait bien assez de chambres, dit Regina. Elle accompagna dehors Verena et son mari. « Tu veilleras à ce qu'elle ne fasse pas de bêtises », lui dit Verena.

Regina retourna dans la salle de restaurant pour payer. Elle demanda à Martina si elle voulait encore aller quelque part avec son ami, car elle pouvait lui donner une clef. Mais Martina hocha la tête et son ami sourit.

Ils rentrèrent tous les trois à la maison.

L'Australien s'appelait Philip. Il parlait à peine allemand, et ça faisait des années que Regina n'avait pas parlé anglais. Jeune fille, elle avait passé une année en Angleterre, tout de suite après la guerre, avait habité dans une famille et s'était occupée des enfants. Elle avait eu alors l'impression de venir au monde pour de bon. Elle avait fait la connaissance d'un jeune Anglais, les soirs où elle ne travaillait pas, elle était allée avec lui au concert, dans les pubs, et l'avait embrassé sur le chemin du retour. Peut-être aurait-elle dû rester en Angleterre. Quand elle était revenue en Suisse, tout était différent.

Regina ferma la porte et alluma la lumière. « *That's a nice house* », dit Philip en enlevant ses chaussures. Martina disparut dans la salle de bains pour prendre une douche. Regina lui apporta une serviette. À travers le verre dépoli de la cabine de douche, elle aperçut le corps élancé de Martina, sa tête inclinée sur sa nuque, ses longs cheveux sombres, une tache.

Regina se rendit dans la cuisine. L'Australien s'était assis à la table. Il avait un minuscule ordinateur sur les genoux. Elle lui demanda s'il désirait boire quelque chose. « *Do you want a drink?* » dit-elle. La phrase avait l'air sortie d'un film. L'Australien sourit et lui répondit quelque chose qu'elle ne comprit

pas. Il lui fit signe de venir, désignant l'écran de son ordinateur. Regina s'approcha et vit la photo aérienne d'une ville. L'Australien montra un point avec son doigt. Regina ne comprit pas ce qu'il disait, mais elle savait qu'il habitait là et que c'était là qu'il retournerait lorsque l'année ici serait écoulée. « Oui, *yes, nice* », dit-elle en souriant. Quand l'Australien appuya sur une touche, la ville s'éloigna, on vit la terre, la mer, l'Australie tout entière, le monde enfin. Il regarda Regina avec un sourire triomphant et elle eut l'impression d'être beaucoup plus proche de lui que de sa petite-fille. Elle voulait être plus proche de lui, parce qu'il allait quitter Martina comme Gerhard l'avait quittée, elle. Cette fois elle voulait être du côté des plus forts, du côté de ceux qui partaient.

Regina fit le lit dans la chambre d'Otmar. Martina était montée. Elle s'était rhabillée.

« Tu veux que je te donne un pyjama ? lui demanda Regina.

— Nous pouvons dormir dans le même lit, dit Martina, voyant que Regina hésitait. Tu n'as pas besoin d'aller le raconter à Maman. »

Elle mit son bras autour des épaules de sa grand-mère et l'embrassa sur la joue. Regina regarda sa petite-fille. Elle ne dit rien. Mar-



tina la suivit dans l'escalier puis dans la cuisine où Philip était en train de taper quelque chose sur son ordinateur. Martina se plaça derrière sa chaise et lui mit les mains sur les épaules. Elle lui dit quelque chose en anglais.

« Tu te débrouilles vraiment bien », lui dit Regina. Martina lui apparut très adulte à cet instant, pour la première fois peut-être, plus adulte qu'elle ne l'était elle, pleine de cette force, de cette assurance, dont les femmes avaient besoin. Regina dit bonne nuit, qu'elle allait au lit. Martina et Philip restèrent encore assis là, dans la cuisine, comme si c'était leur cuisine, comme si c'était leur maison. Mais cela ne gênait pas Regina. Depuis longtemps elle avait à nouveau l'impression que la maison était pleine. Elle pensa à l'Australie où elle n'était jamais allée. Elle pensa à la vue aérienne que Philip lui avait montrée, puis à l'Espagne où ils étaient allés plusieurs fois en vacances avec les enfants. Regina était debout dans la salle de bains en train de se brosser les dents. Elle était fatiguée. Lorsqu'elle ressortit dans le couloir et aperçut la lumière qui filtrait sous la porte de la cuisine, elle fut heureuse que Martina et Philip soient encore debout.

Regina était allongée dans son lit. Elle entendit Philip aller dans la salle de bains et

se doucher. Elle faillit se relever pour lui porter une serviette, puis laissa tomber. Elle l'imagina qui sortait de la douche, s'essuyait avec la serviette mouillée de Martina, puis par le couloir gagnait la cuisine où Martina l'attendait. Tous deux s'étreignirent, montèrent au premier étage, se mirent au lit. Des bêtises, avait dit Verena, et aussi qu'elle devait y veiller. Mais ce n'étaient pas des bêtises. Tout s'était enfui si vite.

Regina se releva une fois encore et sortit dans le couloir sans mettre la lumière. Elle resta debout dans l'obscurité à prêter l'oreille. Le silence était total. Elle entra dans la salle de bains. En provenance d'un réverbère, un peu de lumière filtrait dans la pièce. La serviette-éponge pendait sur le rebord de la baignoire. Regina la prit et la pressa contre son visage. Elle était fraîche à son front et elle avait une odeur inconnue. Elle la reposa et retourna dans sa chambre.

De nouveau dans son lit, elle pensa à l'Australie, qu'elle ne verrait jamais. L'Espagne non plus elle ne la reverrait sûrement plus, songea-t-elle, mais elle ferait encore un voyage.

## Le mur de flammes

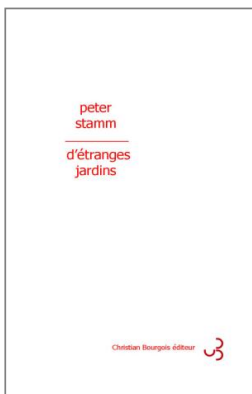
La télévision n'émettait que des grésillements. Henry monta le son au maximum et sortit. Il faisait toujours chaud. Il fit pivoter la coupole du satellite qui se trouvait sur la place en bitume, perché sur un bâti de bois bricolé par lui. Il connaissait la position approximative du satellite : au sud-est. L'ouest se trouvait là où le soleil se couchait. Les grésillements cessèrent alors soudain et Henry entendit des voix et de la musique. Il monta les marches de métal. C'était étouffant dans le petit réduit derrière la cabine du chauffeur, son chez-lui. Un lit, une chaise, une télévision, un réfrigérateur, tout ce dont chacun a besoin. Il n'y avait pas de fenêtre, mais aux murs étaient suspendus deux drapeaux américains, une réclame pour Marlboro et l'affiche d'une foire érotique qu'Henry avait arrachée d'une quelconque

palissade. Il éteignit le téléviseur, prit la chaise pliante et alla s'asseoir devant le camion dans le soleil couchant. Les containers empilés les uns sur les autres projetaient de longues ombres sur le sol.

Les caravanes des autres se trouvaient encore dans le village voisin où ils avaient donné une représentation la veille. Ils avaient passé toute la journée à convoier jusqu'ici les voitures et tout le reste, ainsi qu'à construire la tribune. À midi il avait plu, mais Joe était déjà de mauvaise humeur avant. Une fois blanc, une fois noir, Joe était comme ça. Charlie était allé quelque part, et Oskar avait traficoté Dieu sait quoi sur ses motos. Henry avait une fois de plus fait tout le travail tout seul. Henry, le diable du feu. En réalité il était l'homme à tout faire, l'idiot de service, le veilleur de nuit, le pauvre con. Seulement pendant la représentation, il était le diable du feu, celui qui était allongé sur le toit de la voiture lorsque Oskar fonçait à travers le mur de flammes.

Les autres avaient de chouettes remorques – celle de Joe on pouvait la rallonger de tous les côtés –, c'étaient de véritables appartements, avec un coin-coussins, une vidéo et tout le tralala. Henry en voulait aussi une comme ça. Il voulait aussi une femme et un

N° d'édition : 1673



# D'étranges jardins Peter Stamm

Cette édition électronique du livre  
*D'étranges jardins* de Peter Stamm  
a été réalisée le 22 avril 2011  
par les Éditions Christian Bourgois.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782267017342).  
ISBN PDF : 9782267022179.  
Numéro d'édition : 1673.